

Alessandro Stella

Le dernier des ciompi

L'historien des humbles et des opprimés, ancien militant d'extrême gauche en Italie, relate ces « années de rêves et de plomb ».

Par Juliette Rigondet*

SES DATES



1956, 19 février
Naissance à Asiago (Italie).
1975 Il adhère aux groupes d'Autonomie ouvrière, fondée par Antonio Negri.
1979
Mort de quatre de ses camarades.
1982 Arrivée à Paris.
1986, 30 janvier
La cour d'assises de Padoue le condamne à six ans de prison pour avoir « constitué, organisé et dirigé à Vicence et Thiene une association subversive constituée en bande armée ».
1992 Il soutient sa thèse à l'EHESS.
1993 *La Révolte des Ciompi* (EHESS).
2010 Directeur de recherche à l'EHESS.
2016 *Années de rêves et de plomb* (Agone).

Le premier acte « d'insoumission publique » dont se souvient Alessandro Stella remonte à ses 10 ans. Cela se passe dans la cour d'école, à Vicence, dans le nord de l'Italie. Les élèves sont sommés de chanter l'hymne national pendant le lever du drapeau. Lui reste délibérément assis par terre, silencieux. Cette allergie à toute forme de contrainte et à l'intimidation de la loi est chez lui « presque instinctive ».

Ses parents sont pourtant des gens sans histoire : « Comme tous les pauvres, ils se sont toujours faits tout petits. » Son père, fils d'un manoeuvre émigré quelque temps en Autriche, a fait des études grâce à la protection du curé de son village (Asiago, en Vénétie). Destiné à devenir prêtre, il opta finalement pour la philosophie, qu'il enseigna au lycée de Vicence. Sa mère, aînée de douze sœurs dans une famille de paysans modestes d'Asiago, passa par l'école des bonnes sœurs et devint institutrice. Alessandro, né en 1956, est le dernier d'une fratrie de trois garçons et une fille. Dans la famille, on vote démocrate-chrétien et on va à la messe le dimanche.

Si quelqu'un lui a donné cette « vocation libertaire », c'est son père, qui l'a très tôt invité à prendre ses décisions « en âme et conscience ». « Ma mère avait davantage tendance à imposer les choses. » Mais le respect de la loi pour la loi de même que la croyance en un Dieu tout-puissant ne prennent pas chez Alessandro. Ce qu'il partage avec les siens en revanche, c'est son indignation contre le sort fait aux plus pauvres. Et quels que soient les choix de ce fils « anarchiste », sa famille « ne [l']a jamais laissé tomber ». Dans le beau récit qu'il publie sur ces « années de rêves et de plomb » (Agone), il écrit de magnifiques lignes sur son père, qui, « chaque fois qu'[il] revenait à la maison, sortant de prison ou du commissariat, avant de [lui] demander quoi que ce soit [l'] embrassait longuement ». Ce père mort en 2000, au moment où Alessandro,

après vingt ans d'exil, obtient le droit de retourner en Italie librement.

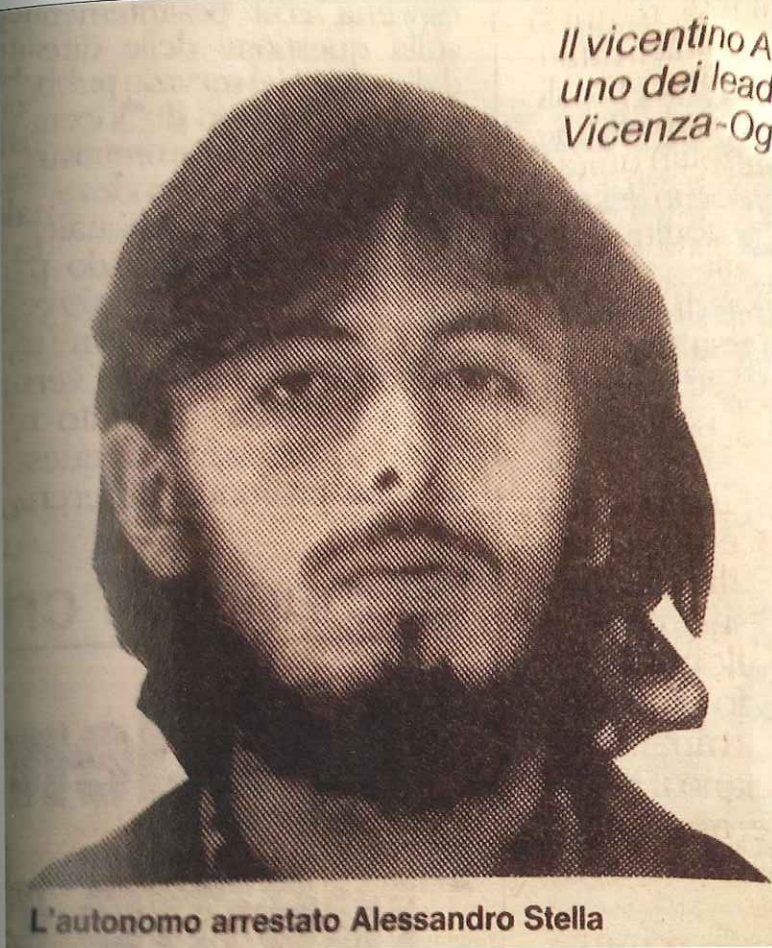
Quarante ans après cette époque d'activisme, Alessandro Stella en livre un récit pudique et poignant. Son ouvrage est dédié à Angelo, Alberto, Antonietta et Lorenzo, ses camarades morts au printemps 1979 : les trois premiers dans l'explosion de la bombe qu'ils préparaient, le quatrième suicidé en prison. Ce livre est aussi une tentative d'explication, suivant la méthode de l'historien, de ces années de combat. Marquée par un regret : celui d'avoir opté pour la lutte armée, choix « romantique » qui s'est révélé être « une tragédie et un piège ».

A 15 ans, Alessandro a voulu faire la révolution auprès des étudiants et des ouvriers. Il s'engage d'abord aux côtés de Potere Operaio (Pouvoir ouvrier), un groupuscule fondé par le philosophe Antonio (dit Toni) Negri en 1969. Après la dissolution de ce mouvement en 1975, il rejoint l'Autonomie ouvrière, coordination de groupes anarchistes qui réunissait ouvriers, étudiants, féministes, homosexuels, hippies... Face aux interdictions de manifester et aux répressions féroces dont ils sont victimes, Alessandro fait partie de ceux qui, en 1976, décident de « faire la guerre » aux carabinieri.

Fragilité de roseau et colère contenue

Il est troublant de se trouver devant un homme si doux et apparemment si timide et d'imaginer le militant d'alors appeler au combat ou fabriquer des bombes. Grand corps gracile et sourire avenant, Alessandro Stella a les yeux cernés de ceux qui préfèrent vivre debout même la nuit. Ses longues mains tiennent déjà la cigarette à venir. Son timbre pétri d'italien laisse pressentir une fragilité – et une résistance – de roseau, ainsi qu'une colère contenue, tout au fond. Il est toujours en guerre. Mais depuis son exil contraint d'Italie en janvier 1981 pour échapper

Il vicentino A
uno dei lead
Vicenza-Og



L'autonomo arrestato Alessandro Stella

à la prison, il a changé de manière et de terrain d'affrontement.

Lorsqu'il débarque en France en février 1982 après un détour par le Mexique, il « ne sai[t] rien faire ». Il avait bien été inscrit en philosophie à l'université de Padoue après son bac – où enseignait Antonio Negri –, mais ses jours et ses nuits d'alors étaient entièrement consacrés au militantisme révolutionnaire. Pour gagner sa vie, à Paris, il travaille sur des chantiers de maçonnerie. Conscient de ne pas être « très costaud » pour un travail si dur, il s'inscrit à l'université Paris-VIII, en histoire, tout en continuant à faire à côté des travaux de « mercenaire » pour s'assurer le gîte et le couvert.

De Paris-VIII, il passe à l'École des hautes études en sciences sociales, « une école de recherche plus souple que l'université ». Là, Christiane Klapisch-Zuber (spécialiste de l'histoire de la famille), qui a elle-même tâté de la prison pour s'être engagée dans la lutte anticoloniale en Algérie, le prend « sous ses ailes protectrices ». D'autres maîtres l'ont soutenu et guidé dans ses recherches : Philippe Braunstein, l'Américain Richard Trexler...

Alessandro prépare son mémoire de maîtrise puis sa thèse (sous la direction de Christiane Klapisch-Zuber) sur la révolte des Ciompi, ces travailleurs de l'industrie lainière au Moyen Âge à Florence, dénués de toute représentativité politique et de tout bien dans une ville qui devait en grande partie son opulence à leur travail.

Révolutionnaire

Photographie prise par la police italienne après son arrestation en tant que membre d'Autonomie ouvrière.

Il n'a jamais cessé, à l'image des ciompi vaincus, de voir en la politique un moyen de « raccommo-der la Terre »



Années de rêves et de plomb, Agone, 2016.

Leur mouvement organisé, égalitaire, se diffuse à grande vitesse dans toute la ville en juin 1378 – comme la révolution des années 1970-1980 s'est propagée partout en Italie. Leurs comités, face à la répression violente des dirigeants, choisissent de prendre les armes et réussissent à s'emparer du pouvoir mais sont finalement vaincus au bout d'un mois. Condamnés à mort pour les uns, à la prison ou à l'exil pour les autres et, pour de longs siècles, à ce qu'en a fait l'histoire des vainqueurs : des « filous, des semeurs de mal » – comme les militants des années 1970-1980, réduits à des bandits, drogués et terroristes.

Les ciompi, comme les militants des « années de plomb », ont subi un « négationnisme de classe » : le pouvoir, les chroniqueurs contemporains puis les historiens leur ont dénié pour longtemps toute autonomie de pensée et d'organisation. Là est le « plomb », pour Alessandro : celui du couvercle qui recouvre, après coup, d'une unique version officielle la vérité de ces révoltes.

Devenu chercheur au CNRS et enseignant à l'EHESS, il se penche sur ceux dont le sort est pire encore que celui des ciompi : les esclaves en Europe à l'époque moderne. Puis sur la condition des Noirs dans un monde dominé par les Blancs. « Mes deux premiers fils sont métis, forcément ce sujet me touchait. » L'historien s'intéresse aussi aux questions de genre. Il étudie bientôt les procès en Inquisition des religieux pour forfaits et déviances sexuels – d'autres sortes d'opprimés, face à une autorité toute-puissante. Plus récemment, il travaille sur les procès menés par l'Inquisition au Mexique, au XVII^e siècle, contre les consommateurs d'une drogue appelée le peyotl. Procès qui s'attaquent avant tout aux femmes, aux Noirs, aux métis.

Son combat actuel : la légalisation des drogues. Parce que la guerre des stupéfiants, la ré-

pression des trafics font des milliers de morts par an – bien plus que leur consommation, qui tue quelques centaines de personnes – et remplissent les prisons. « Pourquoi ne pas laisser le choix aux gens, en leur "âme et conscience" ? »

On l'a compris : les armes d'Alessandro sont aujourd'hui l'histoire, les idées, la parole et l'écriture. Et s'il n'a retrouvé qu'en « Nuit debout », au printemps 2016, une fraternité digne de celle qui le portait en Italie, il n'a jamais cessé, à l'image des ciompi vaincus, de voir en la politique un moyen de « raccommo-der la Terre ». Sous l'œil tendre de ses trois fils, qui « [l']adorent ». ■

* Journaliste et écrivain